

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 12

Artikel: L'éducation religieuse dans les œuvres post-scolaires catholiques
Autor: Goyau, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

DANS LES

ŒUVRES POST-SCOLAIRES CATHOLIQUES

L'École des sciences de l'éducation (Institut J.-J. Rousseau), à Genève, a organisé au printemps dernier une série de conférences consacrées au problème de l'éducation religieuse. Désireuse avant tout de renseigner et d'instruire ses auditeurs, elle s'est adressée à des hommes compétents appartenant à des religions et à des confessions diverses en leur demandant à chacun de parler de ce qui se fait dans son Eglise ou sa communauté pour l'éducation religieuse de la jeunesse.

Voici la liste des conférenciers et les sujets traités : M. W. LUTOSLAWSKI, Les conditions générales d'une éducation religieuse ; M. le grand rabbin E. GINSBURGER, L'éducation religieuse chez les Juifs ; M. Périclès PAPADOPOULOS, L'éducation religieuse dans l'Eglise d'Orient ; M. Henri MORO, L'éducation religieuse dans le catholicisme ; M. Georges GOYAU, Les œuvres post-scolaires catholiques ; M. Auguste GAMPERT, L'éducation religieuse dans le protestantisme (2 conférences) ; M. Maurice MILLIoud, L'éducation religieuse et les sociétés de culture morale.

De cette gerbe d'études intéressantes notre Revue avait eu la bonne fortune de pouvoir tirer deux épis, les conférences de MM. Georges Goyau et Auguste Gampert. Il nous paraissait particulièrement utile de présenter en complément l'une de l'autre, deux vues d'ensemble de l'éducation chrétienne telle qu'elle est conçue aujourd'hui par un catholique et par un protestant éclairés. M. Goyau a bien voulu nous remettre son manuscrit il y a plusieurs mois déjà. M. Gampert nous avait demandé d'attendre que les vacances lui permissent de rédiger ses notes. Hélas ! la guerre en a décidé autrement et nous sommes à notre grand regret, obligés de renoncer à l'article de M. Gampert. Mais il insiste pour que nous publions néanmoins l'étude de M. Goyau.

Les lecteurs d'une revue comme la nôtre ont, pense-t-il, moins besoin que d'autres d'entendre parler de ce que font les Eglises protestantes pour faire des enfants de la génération qui monte des chrétiens. Pour nous, nous nous plaignons surtout à espérer que M. Gampert aura d'autres occasions de faire part à notre Revue de ses réflexions sur un sujet qui, nous le savons, lui tient particulièrement à cœur.

Vous avez l'autre jour, avec M. Henri Moro, suivi les étapes de l'éducation religieuse du petit enfant catholique ; il vous a parlé, avec ses propres souvenirs d'enfant, avec ses souvenirs de père, avec ses souvenirs de professeur ; il vous a fait assister à l'éveil du sens religieux chez ce petit être ; il vous a montré quelles ressources l'éducateur catholique trouve dans le catholicisme pour répondre aux besoins religieux de l'enfant qu'il a entre les mains.

Voici que ce petit être a grandi ; l'éducation religieuse n'a pas fini sa tâche. Des œuvres sont fondées, en grand nombre, qui prennent l'enfant au sortir des écoles ou qui l'appellent lorsqu'il est dans les classes supérieures d'un collège, et ces œuvres ont pour but de mettre à sa disposition toutes les ressources que fournit le catholicisme pour l'équiper et pour le soutenir en vue des grands devoirs de la vie. Ces grands devoirs, tels que les formulent présentement toutes les consciences droites, de quelque religion ou de quelque philosophie qu'elles relèvent, ce sont, ce me semble : en premier lieu, le développement de la personnalité, par lequel l'enfant acquerra pleine conscience de sa dignité d'homme et de sa responsabilité morale ; en second lieu, le développement de l'esprit d'initiative, par lequel il sera rendu capable de prendre une part efficace à la grande besogne humaine ; en troisième lieu, le développement du sens social, grâce auquel il apporte, dans ses démarches à l'égard des autres hommes, un perpétuel esprit de justice, fondé sur la fraternité.

Je voudrais vous montrer ce que peut et ce que fait, au

nom même de son dogme, l'éducateur catholique pour le développement de ces trois sentiments.

Ce faisant, nous ne sortirons pas de la méthode que vous avez avec tant de raison goûtée dans la conférence de M. Moro ; nous mettrons en regard, tout simplement, les ressources fournies par le dogme et les consciences qu'il s'agit de former, et nous regarderons, en simples spectateurs, le contact entre ces ressources et ces consciences.

I

A la base de la vie spirituelle, telle que le jeune homme catholique est invité à la vivre, il y a la maxime que voici, qu'il ne faut jamais oublier : Le salut implique une coopération constante et permanente entre Dieu et l'homme. Dieu donne sa grâce, l'homme donne son bon vouloir. L'homme a besoin de la grâce ; il en bénéficie ; si Dieu le veut, il est comme dompté par cette force mystérieuse ; mais inversement, il peut devenir, Dieu aidant, le producteur actif de certaines possibilités de grâces, de certaines occasions de grâces ; si cette force qu'est la grâce est trop lente à venir au secours, il peut, par sa prière, en brusquer les lenteurs.

L'absolution qu'il reçoit au tribunal de la pénitence n'a de valeur aux yeux de Dieu que si, par d'actives dispositions de repentir et de ferme propos, il s'est mis en mesure de mériter son pardon ; la vie du Christ qu'introduit en lui la communion ne s'épanouira, ne rayonnera que si, par un acte formel de donation de son cœur, il répond aux avances du Christ. S'il n'était qu'une créature passive, asservie aux sacrements par une sorte de magie, et confiante, uniquement, dans une influence quasi-mécanique de la grâce, sa personnalité courrait le risque de s'ankyloser. Mais tout au contraire, tous les sacrements qu'il reçoit engagent et mettent en branle sa responsabilité.

Dieu a fait à ce petit catholique une première avance, le

jour de son baptême; toute sa vie de catholique, une fois qu'il a l'âge de raison, doit répondre à cette avance primordiale de Dieu. De là, l'usage du renouvellement des vœux du baptême, que le catholique est invité à faire au jour anniversaire de son baptême et que tous les enfants réunis font solennellement, au jour de leur Première Communion. Par ce renouvellement, ils promettent à Dieu leurs bons services. Ce baptême n'a pas été simplement un symbole de leur entrée dans leur communion religieuse; il a, à proprement parler, inséré pour la première fois, dans la vie de leur âme, les germes d'une vie divine. Cette vie divine, ce sera à eux de la développer. Dieu aime leur liberté, mais il la respecte; il ne la délaisse pas, mais il ne la viole pas; il lui fait appel, mais non contrainte; les coups de la grâce les plus subits, les plus prestigieux, entraînent immédiatement, par une sorte de choc en retour, une adhésion reconnaissante et active de l'âme privilégiée.

Représentez-vous le jeune homme catholique au moment des premières crises de jeunesse, alors qu'il se débat entre les impulsions de la grâce et celles du mal, prenant chaque quinzaine ou chaque semaine, au tribunal de la pénitence, devant un prêtre qui lui apparaît comme un représentant de Dieu, conscience pleine et nette de sa liberté, et de sa responsabilité, et des abus qu'il a faits de cette liberté, et des progrès qu'il peut faire dans la compréhension de sa responsabilité. Le « connais-toi toi-même » de la philosophie socratique est ainsi pratiqué par des enfants encore jeunes, qui seraient assurément fort surpris, si on leur disait qu'ils sont, sans le savoir, des écoliers de Socrate. Ils savent de bonne heure qu'ils sont responsables, non seulement de leurs actes, mais de leurs intentions, non seulement de leurs faits et gestes, mais de leurs dispositions, et non seulement de ce que voient les hommes, mais de ce que Dieu seul voit; ils sentent s'élargir et s'approfondir en eux le domaine de la responsabilité.

Dans les œuvres post-scolaires catholiques, pour faciliter

aux enfants cet apprentissage, on les convie volontiers à faire, une fois par an, durant un jour, deux jours, ou trois jours, une retraite : jours de recueillement, durant lesquels quelques sermons soutiennent et préparent la méditation solitaire qu'ils doivent faire sur eux-mêmes ; la sanction de ces méditations, c'est une confession générale, dans laquelle ils parlent, non seulement des fautes épisodiques qui ont troublé la vie de leur âme, mais de l'ensemble de leur état d'âme. Et pour cette confession ainsi conçue, on ne considère pas comme souhaitable que le jeune homme ou la jeune fille s'interrogent trop longuement sur le caractère mortel ou véniel de leurs fautes, qu'ils discutent trop longuement là-dessus avec eux-mêmes ; voici ce que dit à ce sujet la Mère Stuart, supérieure générale de toutes les Dames du Sacré-Cœur, qui, dans le monde entier, font œuvre de pédagogues.

La Mère Stuart remarque que si les enfants s'habituent à se demander après chaque méfait : Est-ce un péché mortel ? la crainte du châtement deviendrait bientôt pour eux le seul motif d'éviter la faute ; et si, croyant pouvoir dire d'un ton rassuré : « C'est un péché véniel », ils s'habitueraient à ne pas redouter pour ce péché de trop sévères punitions, ils en viendraient bientôt à prendre avec Dieu de trop insolentes libertés. « Moins les enfants parleront du péché mortel, dit la Mère Stuart, mieux cela vaudra. En discourir sans cesse, discuter à tout propos sur les fautes graves, plus graves ou moins graves, familiarise avec la pensée même du mal. Indiquons nettement ce qui constitue le péché mortel, selon les données de la théologie ; posons clairement les principes de droit, de devoir, d'obligation ; donnons surtout à ce grand mot « Je dois » toute sa valeur intrinsèque, et alors, nous aurons formé des caractères autrement nobles et autrement trempés que par une considération de détails sur les différents degrés de culpabilité. »

Voilà ce que dit et ce que pratique une des éducatrices contemporaines dont les méthodes règnent sur un grand

nombre de jeunes filles catholiques, dans l'Ancien monde et dans le Nouveau.

Lorsqu'il s'agit de jeunes gens cultivés, frottés de littérature, les hommes d'œuvres catholiques ont souci d'éviter un péril ; il ne faut pas que ces pratiques d'examens de conscience induisent les jeunes gens à une certaine culture morbide du moi. On rencontre des jeunes gens qui trouvent leur « moi » intéressant, et qui s'évertuent sur ce moi, et qui jugent les défaillances, les tares de ce moi, presque aussi dignes d'intérêts, sinon plus, que ce que ce pauvre moi peut avoir de vertus. Rien de plus dangereux, car cette contemplation complaisante du moi par le moi, au lieu d'aider la liberté à secouer le joug des mauvais penchants, constate volontiers, avec un plaisir passif et maladif, que ces penchants sont les maîtres, et tout est dit. Quand les éducateurs catholiques se trouvent en présence de jeunes gens ainsi orientés, ils insistent, auprès d'eux, sur la nécessité d'être humble. Il y a là, dans l'enseignement moral catholique, toute une gymnastique essentielle de l'âme ; la pratique de l'humilité, telle qu'on l'enseigne, conduit l'âme, non pas à se contempler elle-même comme un bibelot curieux, mais à connaître en un même élan, d'un même coup d'œil, la profondeur de sa misère et l'infinité de la bonté divine. Lorsque Léon XIII, dans sa lettre sur l'américanisme, blâma ceux qui considéraient l'humilité comme une vertu toute passive, et qui la ramenaient au second plan de la vie chrétienne, les éducateurs catholiques furent très heureux de cet hommage rendu par la plus haute autorité dogmatique de leur Eglise à la vertu d'humilité et à l'importance pédagogique de cette vertu. Dans la culture du moi, telle que la pratiquent les jeunes hommes dont je vous parlais tout à l'heure, l'âme devient un tout pour elle-même ; l'éducateur catholique, ne inculquant l'humilité, ramène cette âme orgueilleuse à se situer dans la vérité, dans la réalité, à connaître Dieu et à se connaître elle-même par rapport à Dieu, en fonction de Dieu ; l'âme humble, au lieu de se considérer comme un

centre, comme un tout, se sent une relativité, elle a d'elle une notion conforme à la vérité.

Développement de la personnalité par la culture de l'idée de responsabilité, culture qui est associée à la réception des sacrements catholiques ; et puis, orientation de cette personnalité, à la lumière de l'idée d'humilité : voilà le fondement de l'enseignement moral que donnent nos œuvres post-scolaires catholiques.

II

Mais n'y aurait-il pas un péril dans le développement pédagogique de cette vertu d'humilité ? Parfois chez les hommes du dehors on paraît le craindre : l'humilité apparaît comme une sorte de déguisement dont se couvrirait l'impuisance, l'indolence, la paresse, et dont elles tenteraient de tirer gloire. Au lieu de dire : Je ne veux pas faire d'efforts, on dirait : Je suis trop peu de chose pour tenter cet effort ; l'humilité serait le vêtement, vêtement singulièrement troué, dont essayerait de se couvrir la paresse. L'humilité comprimerait les forces humaines, elle les mutilerait, elle les amputerait ; elle serait, peut-être, une qualité servile, mais non pas une vertu virile. Elle couperait la racine de toute initiative, elle stériliserait le vouloir humain. A force de se faire petite, l'âme se rendrait incapable, et de voir grand, et de faire grand. C'est là un péril auquel le pédagogue catholique ne croit pas, et qu'il ne craint pas. Toute la situation est illuminée, pour lui, par les lignes suivantes de saint Thomas : « Il y a dans l'homme quelque chose de grand que l'homme possède par l'effet d'un don de Dieu, et quelque chose de défectueux qui résulte de l'infirmité de sa nature : la grandeur d'âme pousse l'homme vers les grandes choses, conformément à la raison droite, et l'amène à se rendre digne des grandes choses en considération des dons qu'il possède de

Dieu. L'humilité, au contraire, conduit l'âme à s'estimer fort peu elle-même en considération de ses propres défauts. »

Nous voilà bien loin de cette conception, d'après laquelle être humble ne serait que pratiquer, sous des apparences méritoires, une sorte de *farniente*. Le catholique, qui dans son humilité se sent faible, a cependant confiance que la force de Dieu veut s'épanouir dans sa propre faiblesse, qu'elle veut se servir de sa faiblesse comme d'un instrument. La synthèse morale de saint Thomas, telle que la médite le pédagogue catholique, fait marcher du même pas la culture de l'humilité et la culture de ce qu'il appelle la grandeur d'âme, qui pousse l'âme vers les grandes choses, de ce que nous appelons, nous, l'esprit d'initiative.

Nous voici, ainsi, tout naturellement portés au cœur de notre seconde partie : Le développement de l'esprit d'initiative.

Collaboration entre Dieu et l'homme, voilà, vous disais-je, ce qu'est le salut pour les catholiques. Toutes nos œuvres de formation catholique visent à développer cette collaboration de l'homme et à bien éclairer l'âme du jeune homme sur les conditions et les modes de cette collaboration.

Dans les groupes d'études, dans les patronages, on vise à développer son initiative intellectuelle. Dieu lui a apporté sa révélation : voilà la part de Dieu ; mais on ne veut pas que le jeune homme subisse le dogme passivement, comme un produit tout fait, présenté par M. le curé ; on ne veut pas qu'il l'accepte sentimentalement, comme un beau rêve où il se prélasserait, comme une belle chanson dont il se bercerait. Tout enseignement catholique un peu supérieur comprend l'étude des titres de crédibilité, des raisons de croire. Il y a eu dans la première moitié du siècle passé un philosophe et pédagogue, qui s'appelait Bautain ; voyant qu'en son temps le rationalisme, qui d'après l'Eglise catholique porte trop haut les ambitions de la raison, était une menace pour cette Eglise, l'abbé Bautain mit sur pied un système de philosophie qui s'appelle traditionalisme et qui

visait à diminuer, à humilier cette puissance superbe qu'affichait la raison : l'Église trouva que Bautain faisait trop bon marché de la raison et l'Église blâma Bautain. Voilà de quels principes on s'inspire dans les cercles d'études : la raison a sa part, et sa grande part, pour la culture de la foi, dans l'âme du jeune homme ou de la jeune fille ; c'est par ce travail de la raison que le jeune homme ou la jeune fille répondent à cette première avance qui s'appelle la révélation. Et pour les habituer à y répondre, l'enseignement qu'on leur donne dans ces œuvres post-scolaires parle à leur raison, fait appel à cette raison.

« Il n'est plus permis de nos jours, écrit encore la Mère Stuart dans son livre *Education des jeunes filles catholiques*, de regarder les éléments de philosophie comme déplacés dans l'éducation d'une jeune fille, et réservés seulement aux hommes savants ou aux originales. Ils appartiennent de droit à toute éducation catholique vraiment sérieuse et le besoin s'en fera de plus en plus sentir. »

Dans cet enseignement catholique un peu supérieur, au lieu de barricader le jeune homme contre les influences du dehors qui pourraient ébranler sa foi, on le met en mesure, au contraire, de regarder ces influences bien en face. Je cite encore ce livre de la Mère Stuart, qui dicte une méthode à des milliers de religieuses : « C'est beaucoup de connaître ce qu'il y a dans l'air, et ce à quoi il faut s'attendre, pour n'être pas désarçonné par la première surprise ; de savoir aussi qu'il y a toujours eu dans l'Église des tristesses et des scandales, sans que pour cela le Christ ait manqué à ses promesses. Il devait au contraire en être ainsi pour que sa parole divine s'accomplît. Il est nécessaire que le scandale arrive (Matthieu XVIII, 7) en sorte que scandales et épreuves, au lieu d'être une pierre d'achoppement, deviennent une confirmation de notre foi. »

Vous voyez comment et sous quel angle, dans ces groupes d'enseignement, on parle des scandales historiques et des épreuves historiques de l'Église.

C'est enfin dans ces groupements que se parachève le contact avec les Livres Saints ; dans les congrès d'Évangile, tenus plusieurs fois à Paris par des initiatives catholiques, on a beaucoup insisté sur ce point. Des éditions populaires et intégrales des divers Évangiles en facilitent la diffusion. Je reprends encore ici les indications de Madame Stuart : « De nos jours, dit-elle, l'Église dirige plus que jamais l'esprit des fidèles vers l'Écriture sainte. Si cette étude a été commencée avec soin, et poursuivie avec intelligence, comme elle doit toujours l'être, elle prendra avec le temps une influence surprenante et peut-être décisive. Il y a là un trésor de lumière et d'amour qu'il convient de révéler aux enfants, pour qu'ils sachent le creuser toujours plus profondément. »

Creuser toujours plus profondément l'Évangile ; voilà l'effort d'initiative auquel sont habitués les jeunes gens, dans les cercles d'études, et ces termes mêmes de la Supérieure générale des Dames du Sacré Cœur nous amènent à dire quelques mots des efforts qu'on fait dans les œuvres d'éducation catholique, pour développer ce que j'appellerais l'initiative de la prière, l'initiative mystique. Les formulaires de prières ne sont jamais présentés aux jeunes gens comme des barrières formalistes dans lesquelles doit s'emprisonner l'âme du fidèle : ce sont des textes d'où cette âme doit prendre élan.

Si l'on veut bien comprendre dans quel esprit se fait l'apprentissage de la prière, il suffit de regarder de près l'une des pratiques catholiques les plus répandues, le chapelet, le rosaire. Un Pater, dix Ave Maria, et puis encore un Pater, dix Ave, et ainsi de suite,

A première vue, cela paraît un flot de paroles, une répétition passive, mécanique. Mais prenons-y garde, regardons-y de plus près, et tout d'abord, si vous le voulez bien, revenons un instant à la conception de la prière telle que l'ont eue les grands mystiques de toutes les confessions, soit païens, comme Plotin, soit catholiques comme sainte Thérèse, soit protestants, comme Jacob Bœhme.

Qu'est-ce donc pour eux que la prière parfaite ? Ce sont des paroles brèves ou longues, qui s'achèvent en un long silence durant lequel Dieu remplit la pensée. Les mots sont des béquilles à l'aide desquelles l'âme tente de s'élever insensiblement vers ce que j'appellerais l'état de prière, couronnement de l'acte de prière. Les mots ne peuvent enfermer ni tous les hommages, ni toute la gratitude, ni tout le repentir que nous devons à Dieu ; dans leurs aspirations, il y a de l'impuissance. La prière tend à dépasser les mots : elle n'accepte leur rigide contour que pour s'en évader. Ces mots qui se murmurent, qui s'attardent, qui se répètent sur les lèvres priantes, font barrière entre l'âme qui prie et l'assaut des préoccupations extérieures ; mais l'âme qui prie ne leur permet pas, à ces pauvres mots humains, naturellement très étriqués, très imparfaits, de faire barrière entre elle et Dieu. Par delà ces mots, elle veut, si j'ose ainsi dire, penser Dieu sans leur secours ; à la faveur de leur protection, elle tend aux intuitions qui se passent d'eux.

Mais voilà précisément ce que tente le rosaire ; en essayant de deviner et de mesurer, d'après les données de la psychologie religieuse, les élans de la prière, c'est le rosaire lui-même que nous avons défini. Il y a, dans le rosaire, quinze mystères ; c'est-à-dire quinze sujets de méditation sur quinze points de la vie du Christ unie à celle de sa Mère. A chacune des dizaines du chapelet, l'âme est conviée durant la dizaine à méditer sur les mystères, à prendre, pour son propre avancement dans la voie du salut, une résolution conforme aux sentiments que doit inspirer ce mystère : mystère joyeux comme l'Annonciation, par lequel l'ange annonce à Marie la naissance de son Fils ; mystère douloureux, comme le Crucifiement, où le Christ dit à Jean lui montrant Marie : Voici ta Mère ; mystère glorieux, comme l'Ascension, à la suite de laquelle, nous dit le livre des Actes, tous les apôtres de Jésus, dans un même

esprit, persévèrent dans la prière, ainsi que les femmes, et Marie, et ses frères.

Dix Ave se murmurent, pendant la méditation de chacun de ces mystères. Les Ave, dont l'un remplace l'autre, disent toujours la même chose, et ce rythme fait monter l'âme dans une atmosphère de prière. Il est scandé, ce rythme, par l'achèvement de chaque dizaine, et chaque fois c'est, pour l'âme qui prie, l'occasion d'une contemplation nouvelle. Les mots que les lèvres prononcent protègent et soutiennent les méditations successives sur les mystères ; ils deviennent comme une écorce à l'abri de laquelle une sève spirituelle s'épanouit et circule ; la pensée priante les déserte en même temps qu'elle s'en imprègne. Au-delà d'eux, elle contemple tour à tour ces mystères joyeux dont elle se réjouit, ces mystères douloureux dont elle souffre, ces mystères glorieux dont elle triomphe. Cette prière qui paraît verbale est ainsi la plus spirituelle, la plus contemplative de toutes. Sur le canevas que l'âme s'impose, la méditation, à son aise, à son gré, tisse l'image vivante de quinze mystères. Le rosaire ainsi pratiqué devient, si l'on peut dire, une longue « distraction » vers Dieu ; dans la direction qu'impriment les lèvres, l'âme monte et s'élève, il semble qu'elle laisse les mots derrière elle et devient ainsi plus proche de Dieu.

Voilà l'effort d'initiative mystique auquel sont conviés les jeunes catholiques, en vue de rendre leur piété de plus en plus personnelle, de plus en plus intense.

Après les initiatives intellectuelles, après l'initiative mystique, parlons des initiatives de la volonté. Le jeune homme, la jeune fille, qui connaissent leur foi, savent qu'ils doivent s'examiner sur les péchés d'omission, c'est-à-dire non point seulement sur le mal qu'ils ont fait, mais sur les occasions qu'ils ont perdues de faire le bien. On leur enseigne qu'aux yeux de l'Eglise il y a dans l'âme de chacun certaines ressources pour agir, et que Dieu veut que ces ressources se dé-

pensent, d'une façon spontanée en même temps que docile. Si elles se dérobent, si à force de se dérober elles s'anémient, la morale catholique dénonce le péché d'omission : dans la négligence à l'égard du bien, elle trouve quelque mal. Ne pas être voleur, injuste, adultère, et se contenter de cela, et peut-être s'en montrer fier, c'est une attitude de pharisien. On enseigne aux jeunes gens qu'il ne suffit pas de dire à Dieu, au nom du Christ : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite. » On leur enseigne que dans la conception catholique, leur droit va plus loin, beaucoup plus loin. Quand ils répètent ces vœux mis sur les lèvres humaines par l'ordre même de Jésus, ils font quelque chose de plus qu'un souhait ; dans ce souhait une promesse se glisse par laquelle leur activité s'engage et s'enchaîne ; ils se déclarent personnellement décidés à faire sanctifier ce nom, à travailler pour l'avènement de ce règne, à faire rayonner cette volonté. La vie chrétienne encore une fois, dans la conception catholique, n'est pas seulement une aide donnée par Dieu à l'impuissance de l'homme, mais aussi une aide donnée à Dieu par cette impuissance que Dieu rend puissante. Le *fiat voluntas tua* n'est pas seulement considéré par le catholique, ainsi préparé à la vie, comme un consentement résigné aux événements voulus par Dieu, comme une identification résignée de sa volonté à la volonté de Dieu, mais comme une promesse, comme une devise, comme un programme, promesse de dévouement, devise de travail, programme d'initiative pour la réalisation individuelle et sociale de la volonté de Dieu, dans la mesure où Dieu s'est remis à l'homme du soin de faire triompher sa volonté.

Voici deux petits livres, très répandus dans les œuvres post-scolaires catholiques de France : *Le catholique d'action*, par le Père Palau, jésuite ; *Le règne de l'Évangile dans la cité chrétienne*, par le Père Baudot. Tous deux sont intéressants à étudier, parce qu'ils témoignent de l'effort qu'on fait pour engager la jeunesse catholique à se faire, partout

où elle se trouve, la porte-parole de l'Évangile, la propagatrice du règne de Dieu. Le livre du Père Palau, qui a recueilli d'innombrables approbations épiscopales, est comme un cinquième livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et voici, prises çà et là, quelques-unes des paroles qu'il prête à Jésus : « Il ne s'agit pas de dire que ta faiblesse est grande, car ta faiblesse n'est guère que le pseudonyme de ta paresse. Si tes forces sont petites, travaille beaucoup ; si elles sont grandes, fais tout le bien qui s'offre. Hélas, résiste l'âme paresseuse, que pèsera tout ce bien, parmi le mal qui m'entoure et me cerne ? Le mal, riposte Jésus, te paraît plus grand que jamais, mais si tout marchait bien, il n'y aurait que des vertus médiocres, et tout irait mal. Tu te plains que mes fidèles ne soient pas majorité ; de quoi te plains-tu ? il n'y a de victoires glorieuses que celles que remportent les minorités. Du reste, je n'ai pas besoin que tu sois vainqueur, mais que tu fasses ton possible. Quand les impies triomphent de toi, reste en paix : si tu as fait ton devoir, je suis encore le vainqueur des impies, comme je suis le tien. Et si j'avais décidé que tes œuvres ne réussissent pas, reçois de ma main ce mystérieux bienfait. »

Voilà le mot suprême qui amènera le jeune pupille de nos œuvres catholiques à commencer, dans ces œuvres, de se comporter toujours en serviteur, mais en se considérant toujours comme un serviteur inutile, du succès duquel Dieu n'a pas besoin. Ainsi se résume la discipline d'initiative que donne ce petit livre, répandu à profusion dans les œuvres post-scolaires.

III

J'arrive au troisième souci qu'ont ces œuvres et dont elles ont depuis un quart de siècle fourni de nombreux témoignages : la culture du sens social.

La morale catholique, telle qu'on l'étudie dans les groupes d'études, ne comprend pas seulement les dix commande-

ments de Dieu, traduction de l'antique loi du Sinaï, et les commandements de l'Eglise, préceptes disciplinaires, tels que toute société peut en élaborer pour ses membres ; au-delà de ces formules, que le catholique relit à l'heure de sa prière, et qui le renseignent formellement sur ses devoirs positifs envers Dieu et ses parents, et sur ses devoirs négatifs envers le reste des hommes, il est invité à remonter jusqu'à l'Évangile, jusqu'au Sermon sur la Montagne, lequel entr'ouvre au regard des jeunes gens catholiques l'admirable horizon d'une série de devoirs qu'ils doivent remplir, aussi, à l'égard des autres hommes, et dont l'ensemble constitue le devoir social.

La culture du sens social a commencé à l'heure même où dans le catéchisme on a commenté au petit catholique les prières du Pater. On lui a fait remarquer que par ordre du Christ, il devait dire *Pater noster, notre Père*, et non *Pater meus, mon Père*. Voilà une réflexion qui, s'ancrant dans l'esprit de l'enfant, a peu à peu d'importantes conséquences. Même isolé du reste de ses semblables, le catholique, quand il se place en présence de Dieu, sort de son isolement ; pour s'élever et avant de s'élever, son âme se dilate ; ses yeux fixent le prochain, puis se fixent vers le Ciel ; à la barre de Dieu dont il pressent la justice, et dont il attend la bonté, il traduit en même temps que lui-même cette invisible escorte, les hommes ses frères ; par une de ces fictions que l'amour est ingénieux à créer, il se les associe tous, connus et inconnus, et ceux qui ne prient pas, aussi bien que ceux qui prient ; son oraison privée prend la forme d'une oraison collective ; c'est en tant que membre de l'humanité qu'il s'adresse à Dieu ; et dans cet appel à la paternité divine, sa fraternité envers les autres hommes est impliquée.

Vous voyez comment l'enseignement catholique a pu éveiller le sens social dès la première heure où il révèle à l'enfant la sollicitude du Dieu Père, en lui apprenant la formule même du Pater.

Mais à mesure que, dans les œuvres post-scolaires, cet enfant approfondit le catéchisme, voici que se précisent devant son regard, toutes les possibilités d'application du sens social. M. Moro nous exposait l'autre jour ce que les catholiques nomment la Communion des Saints. Tout catholique, par cela seul qu'il donne suite à une bonne intention d'agir, peut quelque chose pour son Eglise, quelque chose pour ses frères humains. L'âme catholique, telle qu'on la forme par cette éducation supérieure, n'est pas une âme frileuse, uniquement occupée de son salut personnel, une pauvre impuissante, ramassée sur elle-même, égoïste à force d'être tremblante. Croyant à la Communion des Saints, elle a confiance dans l'influence de ses souffrances, de ses prières, de ses actes ; elle sait que tout cela, métaphysiquement parlant, mystiquement parlant, est utile aux hommes. Elle sait que chaque individu de l'Eglise terrestre, par ses oraisons, par ses mortifications, par les applications qu'il peut faire d'un immense trésor de grâces, devient le bienfaiteur d'une immense Eglise, celle du Purgatoire. L'âme catholique est ainsi formée à croire qu'elle peut avoir la gloire d'aider Dieu à pardonner.

Ce jeune homme catholique qui fait partie d'une œuvre de jeunesse s'impose une mortification, une privation pour tel de ses camarades qu'il sait être tenté, ou pour tel autre dont l'âme a été rappelée à Dieu. Il sait que dans son petit domaine, avec ses faibles forces, il peut, lui, jeune ouvrier, jeune apprenti, jeune étudiant, s'immoler en quelque mesure pour des hommes qui ne sauront jamais qu'il s'est immolé pour eux, tout comme la Carmélite, au fond de son cloître, s'immole pour une humanité qui l'ignore, ou qui parfois la méconnaît et la chasse.

Quand nous avons devant nous, dans nos œuvres catholiques post-scolaires, cette multitude de jeunes gens dont les uns seront heureux, peut-être, dont les autres connaîtront probablement de lourdes heures de souffrance, quand nous voulons les mettre en demeure de comprendre plus

tard les coups dont Dieu les frappera et de profiter de ces coups, et d'en faire profiter leurs frères, nous leur disons d'avance, en leur développant les paroles de saint Paul, commentées par le Père Eudes, que parfois Jésus veut faire d'eux, non seulement des apôtres, non seulement des intercesseurs, mais qu'il veut les faire participer activement, par leurs souffrances, à sa propre besogne de rédemption, et que cette dignité suprême de co-rédempteur est mise à la disposition de tout catholique qui pleure, pourvu qu'il pleure comme Dieu veut qu'on pleure. Nous voulons les amener ainsi à se dire plus tard, plus tard quand ils seront broyés par la vie : « Jésus a voulu avoir besoin de ma souffrance, Jésus a voulu m'associer à sa besogne de Rédempteur, et c'est pourquoi je souffre, et c'est pourquoi je pleure, et si ma souffrance accablante m'empêche apparemment de rien faire pour mes semblables, j'ai confiance pourtant que je leur suis utile, par le fait même que je souffre bien ». Dans les œuvres sociales catholiques, nous visons, en un mot, à initier la jeunesse catholique à cette sorte de répercussion surnaturelle qui résulte du dogme de la communion des saints, et en vertu de laquelle les mérites de chacun profitent à tous, et les souffrances de chacun à tous. Nous voulons que ces jeunes gens sachent que leur future douleur pourra devenir pour leurs frères une source de grâces ; nous voulons qu'ils sachent que s'ils doivent être un jour immobilisés ou paralysés par d'interminables agonies, ils pourront, au cours de ces paralysies, devenir encore des moteurs, des producteurs, dans l'ordre surnaturel.

Nous avons vu mourir des jeunes gens, pupilles de nos œuvres : ils disaient à leurs parents : « Je prierai pour vous. » Ils avaient confiance que Dieu les sauverait, et ils savaient qu'un élu, qu'un saint, d'après la conception catholique, ce n'est pas un être qui, débarrassé du fardeau de la vie, jouit de Dieu d'une façon égoïste ; un élu, un saint, c'est un homme qui tant qu'il y aura une terre, tant qu'il y aura un purgatoire, cherchera du regard les hommes, les aimera,

priera pour eux le Dieu dont il est tout proche là-haut, et les servira. Une des physionomies disparues il y a peu de temps, dont la piété catholique aime le plus volontiers à se souvenir, c'est celle d'une petite Carmélite, morte à Lisieux il y a dix ans, la petite Sœur Thésèse de l'Enfant Jésus. Elle disait en mourant poitrinaire : « Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre. » Cette petite sœur catholique de votre concitoyenne, Adèle Kamm, transportait son sens social jusque dans les régions de sainteté où elle espérait trouver accueil.

Le sens social ne s'applique pas seulement au besoin spirituel, mais aussi au besoin temporel de l'humanité. A beaucoup de patronages catholiques sont joints des cercles d'études sociales. Le congrès de la jeunesse catholique, tenu à Besançon en 1898, vota le vœu suivant : « que les conférences d'études sociales se proposent un triple objet : l'étude précise de l'idéal social chrétien, la connaissance sommaire et l'appréciation équitable des œuvres sociales, institutions charitables, et organisations philanthropiques existantes, et le perfectionnement individuel des membres par la culture du sens social ».

Cette culture du sens social atteint, dans les détails les plus complexes de leur vie, les divers groupements humains. Nous tâchons d'habituer les jeunes gens à sentir que tous les actes peuvent avoir une répercussion sociale et à tenir compte de cette répercussion. C'est en vertu du sens social que le chef de famille catholique ou que la ménagère catholique, chaque dimanche, devront remettre au lendemain les commandes qu'ils pourraient faire le jour même, de crainte d'immobiliser par ces commandes les bras ou les cerveaux dont Dieu a voulu l'émancipation hebdomadaire. C'est en vertu du sens social que l'industriel catholique étudiera les moyens de fixer la paie au vendredi, pour permettre à la famille ouvrière de faire le samedi les achats urgents que la solde tardive du samedi soir contraint de reporter au dimanche. Dans le domaine de l'art, le sens social garan-

tira littérateurs et artistes contre cet aveugle égoïsme qui fait bon marché des conséquences sociales de ce que l'on pense ou de ce que l'on écrit. Avoir le sens social, c'est être pénétré de cette réflexion que les actes dont on est l'auteur ont une incidence certaine sur d'autres existences, et c'est limiter et mortifier, au profit du bien d'autrui et sous l'impression du souvenir d'autrui, les caprices et les fantaisies de la volonté individuelle.

Voilà ce que nous disons aux futurs chefs de famille, aux futurs chefs d'industrie, aux futurs littérateurs, que nous groupons dans nos diverses œuvres de jeunesse.

Les théories mêmes du catholicisme social, telles que nous les exposons dans les cercles d'études, ne sont pas un emprunt fait par les directeurs de ces cercles à certaines théories philanthropiques élaborées à l'égard du catholicisme ; elles sont, tout au contraire, présentées aux jeunes gens comme un corollaire de ce dogme que, du haut de la chaire, le prêtre leur enseigne. L'encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers est, dans tous les cercles d'études, une sorte de brochure classique ; on la fait lire, on la résume, on la commente, on cherche les applications dont elle est susceptible.

Dieu a donné à tous les hommes le domaine terrestre pour que tous les hommes puissent vivre. Voilà le premier principe, il se déduit du premier chapitre de la Genèse. Tout homme qui travaille doit pouvoir vivre de son travail ; voilà le second principe, il s'appuie aussi sur la Bible : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. De là résultent certaines théories sur le salaire et sur les conditions de travail ; elles constituent la synthèse catholique sociale. Et, pour que ces théories deviennent réalités, deux moyens s'imposent : l'organisation des associations ouvrières, l'intervention de l'Etat. L'organisation des associations ouvrières pour la défense mutuelle des travailleurs sera l'application de ces idées d'aide mutuelle, que se préoccupait de réaliser déjà le catholicisme du moyen âge, comme l'indique le

prince Kropotkine dans son très beau livre : *L'entr'aide*, idées qui reposent sur la fraternité chrétienne. L'intervention législative du pouvoir civil dans le domaine social a pour point de départ la conception que se fait de l'Etat la théologie catholique, d'après laquelle l'Etat doit viser, autant que possible, à réaliser le règne de la justice dans les rapports sociaux. Voilà comment, peu à peu, les jeunes gens de nos groupes d'études pénètrent dans toute la complexité du problème social ; ils y pénètrent en se servant, comme d'une lumière, des postulats dogmatiques du catholicisme.

Une fois ces théories ainsi présentées, nous tâchons de leur faire comprendre que le mot de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice », doit être la devise souveraine qui doit régir leur vie. Nous leur disons qu'avoir faim et soif de la justice, c'est avoir le courage d'affirmer et de propager, sans crainte des préjugés ambiants, les aspirations qui nous poussent à réparer ou à prévenir la misère, à jouer à notre façon notre rôle de christs en diminuant le mal dans le monde, à garantir la Providence contre les malédictions de ceux qui souffrent, à multiplier nos efforts pour que de plus en plus l'œuvre de Dieu soit reconnue bonne ; oui, bonne, telle qu'il la jugea lui-même au lendemain de la création, avant que le péché de l'homme ne la gâtât ; et nous leur disons aussi que ce n'est pas suffisant de soupirer en rêve vers plus de justice, que Dieu veut un rêve laborieux, un rêve agissant, et qu'il ne s'engage à rassasier là-haut que ceux qui sur terre auront laissé vivre et crier en eux je ne sais quel douloureux appétit de justice.

Nous voudrions que ces jeunes gens ainsi formés fussent naturellement portés, dans les professions qu'ils remplissent, à s'intéresser au sort de leurs camarades, à prendre, dans les associations ouvrières catholiques, un rôle directeur, et à guider ces associations dans les voies du progrès et du relèvement social. Ainsi les habituons-nous à considérer le progrès humain, dont ils veulent être les ouvriers, comme le résultat des impulsions de l'Évangile, et c'est

ainsi que notre formation catholique post-scolaire vient s'insérer finalement dans la vaste mêlée des idées, dans le commun travail de la quotidienne besogne humaine.

Je m'arrête, j'ai prétendu seulement vous apporter des documents et des témoignages, j'ai fini. Je ferai seulement une dernière remarque : je ne vous ai pas cité des cas spéciaux, des initiatives de hasard se produisant au sein du catholicisme. Je vous ai parlé de la pénitence, qui est un sacrement de l'Eglise catholique, des retraites de jeunes gens que la plupart des congrégations organisent et qui fonctionnent dans beaucoup de paroisses, des patronages qui, dans le seul diocèse de Paris, groupent 45 000 jeunes gens et 60 000 jeunes filles, des cercles d'études que multiplie partout l'Association catholique de la jeunesse française, laquelle compte 125 000 membres ; et vous pouvez considérer qu'au cours de cette causerie je ne vous ai pas décrit des initiatives sporadiques, mais les grands courants pédagogiques du catholicisme, tels qu'ils résultent de ces deux principes : collaboration de l'homme et de Dieu pour l'œuvre du salut et collectivisme surnaturel consistant dans la communion des saints.

GEORGES GOYAU.
